

Nuala O'Faolain

Best Love Rosie

Traduit de l'anglais (Irlande) par Judith Roze

Sabine Wespieser Éditeur

Titre original : *Best Love Rosie*

© Nuala O'Faolain, 2007

© Sabine Wespieser éditeur, 2008 pour la traduction française

## Première Partie

### Dublin

#### I

(pp 9-37)

LE MATIN DE NOËL, j'étais au lit avec Leo dans une *pensione* glaciale proche des docks d'Ancône. Il m'a fallu du courage pour me décoller de son dos, sortir un bras de sous la couette et composer le numéro de ma tante à Dublin.

Comme elle ne répondait pas, j'ai essayé la maison voisine.

« Allô ? Reeny ? C'est toi ? Oui, bien sûr que c'est Rosie. Joyeux Noël, chère Reeny, et tous mes vœux pour la nouvelle année ! Je suis en Italie. Oui, avec un ami – qu'est-ce que tu crois – que je suis folle ? Ça ne valait pas le coup de rentrer pour le peu de congés qu'on nous donne. Écoute, Min ne répond pas au téléphone. Ça t'ennuierait d'aller appeler sous sa fenêtre ? Il est onze heures à Dublin, non ? Et je sais qu'elle doit venir chez toi pour la dinde et les choux. Elle ne devrait pas déjà être debout ?

– Ah, non, t'en fais pas, m'a dit Reeny. Elle va bien. Elle était ici hier soir à regarder *EastEnders*. Mais elle est bizarre ces temps-ci, ta tante. Y a des jours où elle sort pas du lit alors qu'elle se porte comme un charme. Et – je veux pas te gâcher tes vacances mais j'allais t'en parler la prochaine fois que tu viendrais –

elle a eu des petits ennuis l'autre jour après avoir un peu bu. La police l'a ramenée de la Poste centrale, ma parole – personne sait comment elle avait fait le trajet du pub jusque là –, parce qu'elle était tombée et n'arrivait plus à se lever. Enfin, c'est plutôt qu'elle voulait plus se lever. Elle racontait à tout le monde qu'elle devait envoyer un colis en Amérique. Bref, ils ont été bien braves et ils l'ont ramenée ici, mais le flic m'a dit qu'ils avaient eu du mal à l'empêcher de sauter de la voiture et que si ç'avait pas été une petite vieille dame, ils l'auraient menottée. Depuis, elle est quasiment pas sortie de chez elle et les femmes en parlaient l'autre jour au Xpress Store et y en a qui disaient comme ça que Rosie Barry ferait bien de rentrer...

– Mais Min ne veut pas de moi ! ai-je dit en riant.

– Je sais », a fait Reeny.

J'ai cessé de rire. Elle ne s'en est pas aperçue.

« Mais c'est comme ça qu'ils sont avec la dépression, a-t-elle poursuivi. J'ai vu un gars qui en parlait à la télé. Ils savent pas ce qu'ils veulent.

– Dis-lui que je l'appellerai ce soir, Reeny, et qu'il faut qu'elle réponde à tout prix. Et toi, comment ça va ? Monty est avec toi ? »

Monty était le fils de Reeny, un quadragénaire timide et bedonnant, fan de golf, avec qui mon amie Peg sortait depuis des décennies. Son père l'avait abandonné quand il était petit et j'avais toujours vu sa passion du golf comme une protection qu'il s'était forgée à l'époque où il luttait pour devenir un homme.

« Dis-lui que le Père Noël va lui apporter un trou en un. »

Par-dessus l'épaule de Leo, j'apercevais un coin d'Adriatique d'un bleu éclatant, moutonné de blanc par le vent âpre qui faisait vibrer les volets. Nous avions eu des vellétés de faire l'amour un peu plus tôt, mais aucun de nous

n'avait été assez déterminé pour poursuivre. C'était une bonne chose, me disais-je, que nous ne nous sentions pas obligés de simuler l'enthousiasme. Cela étant, le manque de libido était mauvais pour l'âme. Sans compter qu'il restait deux jours à tirer dans une chambre sous-chauffée et qu'il n'y avait rien à faire à Ancône quand les rares attractions qu'offrait la ville étaient fermées pour les fêtes.

Noël. Autrefois, ce simple mot brillait de mille feux.

« Leo ! » J'ai tenté de le réveiller en douceur en lovant mon bras autour de son ventre et en le caressant gentiment. « Leo, chéri, va voir si la signora veut bien nous préparer un café... »

J'ai pris appui sur mon coude pour regarder son visage et j'ai eu un choc, comme si je venais de recevoir une décharge, en m'apercevant qu'il avait les yeux grands ouverts et fixait la fenêtre.

Le lendemain, nous sommes allés écouter un récital d'orgue dans une église désaffectée balayée par les courants d'air. Leo s'est aussitôt abîmé dans une concentration absolue. Quand il écoute de la musique, on pourrait lui planter une épingle dans le bras sans qu'il s'en aperçoive.

Les choses allaient devoir changer, je le voyais, et cette triste pensée me glaçait encore plus. Nous avions été... Mais je ne voulais pas penser aux merveilleux amants que nous avions été. J'avais déjà peine à m'avouer qu'il devenait difficile de l'attirer hors de sa villa de l'arrière-pays d'Ancône, bien qu'il eût renoncé à en faire un hôtel de luxe.

Pour me distraire, j'ai pensé à Min.

Il fallait que quelqu'un la surveille si elle en arrivait à se couvrir de ridicule en public ; or, Reeny faisait désormais du gardiennage dans un complexe

d'appartements en Espagne et, pour la première fois depuis leur jeunesse, elle n'était pas toujours disponible dans la maison d'à côté. Par ailleurs, d'ici quelques mois, mon contrat avec le service d'information de l'UE à Bruxelles, pour lequel je rédigeais de la documentation, prendrait fin et, si je décidais de partir, je toucherais une prime assez coquette pour me permettre de chercher tranquillement le boulot suivant. Certains collègues, à vrai dire, prenaient leur retraite dès cinquante-cinq ans – ceux qui n'avaient jamais aimé leur travail et savaient faire des économies. Je ne pouvais pas prendre ma retraite, et n'en avais aucune envie. Mais la prime me permettrait de tenir un an ou deux, peut-être même trois si je rentrais à Dublin.

Et puis, ai-je songé en promenant délicatement ma langue autour de mon palais, les dentistes de Dublin parlent anglais. W.H. Auden disait que des milliers de personnes avaient vécu sans amour, mais aucune sans eau ; il aurait aussi bien pu mentionner les dents. Je n'avais aucun avenir devant moi si je ne m'occupais pas de celles qui me restaient.

Il faisait maintenant complètement nuit derrière l'étroite fenêtre perchée en haut du mur ocre écaillé. Un ciel bleu marine où scintillait une étoile. Nous avions repéré une sympathique trattoria sur le trajet ; nous pourrions nous y réfugier dès que nous serions passés chercher un pull plus chaud et une paire de chaussettes supplémentaire à la *pensione*. Et ensuite, au lit...

Que faisais-je donc de tout ça ? Que faisais-je des cafés, du sexe et des fenêtres du XVI<sup>e</sup> siècle ? L'un des grands avantages de Bruxelles, c'était que je pouvais facilement venir retrouver Leo en train. Et, encore aujourd'hui, je ne supportais pas de rester longtemps loin de lui. J'entretenais soigneusement ma couleur, un discret blond cendré, et m'habillais dans des boutiques de la région

flamande, où même les femmes élégantes aimaient les tartines de beurre autant que moi et avaient ma corpulence. Quand je me promenais aux côtés de Leo en rentrant le ventre et en souriant d'un air éveillé, je me sentais une femme digne de ce nom. En Italie, où nous nous retrouvions plus souvent que partout ailleurs, il y avait pas mal d'hommes qui m'observaient attentivement avant de se détourner.

Mais à Kilbride, Dublin... Mon anniversaire n'était qu'en septembre, mais j'aurais alors cinquante-cinq ans – à peine engagée dans la seconde moitié de la décennie, mais penchant déjà vers les soixante. À Kilbride, il n'y avait jamais eu de femmes célibataires de mon âge qui pussent encore se croire « de la partie ». Ou s'il y en avait eu, elles étaient trop finaudes pour le laisser paraître.

Les auditeurs applaudissaient à tout rompre ; ils essayaient sans doute de se réchauffer. En se levant, Leo m'a adressé un de ces sourires dont lui-même ignorait le charme. La musique le rendait heureux – enfin, celle qui remontait à un temps où les jupes n'avaient pas encore commencé à raccourcir.

Oh. Un bis.

Nous nous sommes rassis.

En réalité, ce qui plaidait le plus en faveur de Dublin, c'était une image, pas un argument.

Si je rentrais pour m'occuper d'elle, il y avait une certaine façon dont Min pourrait me regarder. Son visage me charmait quoi qu'il arrive – si petit et si blanc, avec des yeux si ronds et enfantins. Mais j'avais vu longtemps auparavant à quoi il pouvait ressembler lorsqu'il s'ouvrait comme une feuille au soleil.

Dans mon enfance, avant la mort de mon père, nous allions tous les trois passer une partie de l'été à Bailey's Hut, un cabanon en bois environné d'herbe et de coquillages, au-delà du dernier quai du port de Milbay. Ma grand-mère paternelle, Granny Barry, pouvait nous procurer le cabanon pour nos vacances parce qu'elle travaillait pour Bailey's Hardware and Builders' Providers.

Comme il n'y avait pas l'eau courante, nous apportions quelques jerrycans d'eau du robinet pour faire le thé et recueillions l'eau de pluie dans un tonneau posé près de la porte.

Mon père utilisait l'eau de pluie pour laver les cheveux de Min. « Je veux, ma p'tite dame ! » répondait-il lorsqu'elle décrétait qu'il était temps de lui faire un bon shampoing. Il apportait une cuvette d'eau chaude devant le cabanon, puis un seau d'eau de pluie. Min s'agenouillait dans l'herbe, vêtue de sa vieille jupe et de son dessous rose qui avait un cône de chaque côté pour les seins. Il s'asseyait sur une caisse, elle posait la tête sur ses genoux et il la shampoingait avec le bout des doigts. « Attention à pas m'en mettre dans les yeux ! » disait-elle. Puis il se levait, la laissant à genoux, tête baissée, et versait délicatement un premier filet d'eau de pluie sur sa tête. Elle sursautait en criant : « Aïe ! Cette eau est glaciale ! » Mais, à mesure qu'il versait, le flot devenait plus régulier. Elle s'aidait de ses mains pour répartir l'eau sur sa chevelure et mon père suivait le mouvement, versant pile à l'endroit où elle avait les mains. Enfin, il posait le seau et enroulait fermement une serviette autour de sa tête. Elle levait alors son visage aveuglé et, avec une serviette plus petite, il le tamponnait doucement.

Les cheveux de Min séchaient au soleil, peignés vers l'avant et masquant son visage, ses frêles épaules dépassant de chaque côté. Ou bien elle les brossait dans les courants d'air chauds émis par le poêle Aladdin qu'on avait installé dans un coin de la pièce, derrière un grillage pour m'empêcher de le

toucher. Sa chevelure devenait épaisse et brillante et vibrait comme si un flux d'énergie la traversait.

Mon père me disait : « Tu vois les cheveux de ta tante ? Ta tante Min a des cheveux magnifiques. »

Sa voix était nostalgique, comme s'il évoquait un souvenir très lointain, alors qu'elle était juste devant lui et ne risquait pas de s'en aller.

Je n'ai jamais oublié l'air d'abandon avec lequel elle levait son visage vers celui de mon père. Il le tenait un moment à deux mains avant de commencer à le sécher et, elle toujours si méfiante et si brusque, elle se laissait tenir. Elle n'ouvrait pas les yeux, mais elle se reposait entre ces mains comme un oiseau marin sur l'eau.

Tel était le visage qu'elle tournerait peut-être vers moi ; telle était l'attitude qu'elle aurait peut-être avec moi.

Va pour la prime.

Je suis rentrée à la fin de l'été et, pendant deux ou trois mois, je n'ai quasiment pas bougé de ma chaise devant la vieille table de la cuisine. Comme si j'avais pénétré dans une de ces forêts qui, dans les contes de fées, entourent le château où dort la princesse – des lieux où ne bouge aucune feuille et où ne chante aucun oiseau. Je pensais confusément : Tu as ce que tu voulais – et maintenant ? Je me sentais coupée de ma propre expérience, comme si la plupart des choses que j'avais apprises en trente ans de vie, d'amour et de travail autour du globe n'avaient aucune pertinence dans le lieu où j'avais abouti.

Il ne se passait rien. Quand Bell, la chatte, traversait la table sous mon nez pour aller de la fenêtre à l'escalier et monter dans la chambre de Min, c'était un événement. Elle repassait en sens inverse lorsqu'elle voulait sortir. Parfois, elle condescendait à miauler pour indiquer qu'il était temps de lui servir son dîner. N'ayant rien de mieux à faire, je passais de longs moments à me demander si elle me snobait vraiment ou si la situation était plus complexe ; après tout, elle aurait aussi bien pu longer le mur.

« On sait toujours où te trouver, Rosie », disait Andy Sutton – et, fidèle à lui-même, il le répétait chaque fois qu'il entrait dans la maison. Andy était de la même génération que moi et mes amies Peg et Tess – laquelle était d'ailleurs une de ses cousines – mais paraissait bien plus âgé parce qu'il prenait soin de tout le monde. Il travaillait pour une organisation caritative appelée NoNeed. L'été, il collectait des chèvres, des poules, des lapins et des cochons à travers l'Irlande, puis les conduisait par camions entiers jusqu'à l'aéroport de Gatwick, en Angleterre, d'où ils étaient expédiés vers des pays si pauvres que les habitants ne pouvaient nourrir que de petits animaux. Le reste de l'année, il venait régulièrement de la campagne pour assister à des réunions au siège de NoNeed et séjournait alors chez sa mère, Pearl, qui vivait à Kilbride à quelques rues de chez nous.

Il poussait la porte d'entrée et passait une tête dans la cuisine.

« Min dort ? chuchotait-il.

– Soit elle dort, soit elle fait semblant, chuchotais-je en réponse.

– Tu ne quittes donc jamais cette table ? »

Sur ce, il allait dans l'arrière-cour vérifier le thermostat de la chaudière ou prendre une échelle pour changer une ampoule au plafond. Ou bien il entrait en titubant sous le poids d'un sac de bûches provenant des arbres de sa ferme.

À l'étage, ma tante détectait une présence, et bientôt filtraient à travers le plafond les voix follement animées de son poste de radio, ou les inflexions mélodieuses de chanteurs (elle montait le volume quand il y avait du chant). Alors, ceux qui étaient dans la cuisine pouvaient parler normalement.

D'autres fois, le silence était rompu par le son d'une musique dansante provenant de la maison voisine, et je savais alors que Reeny venait de rentrer d'Espagne et nous rendrait visite d'une minute à l'autre, bronzée, joviale et chargée de jambon, de pêches, de chocolats ou d'une autre gâterie non alcoolisée. De temps en temps, le coiffeur qui officiait à la maison de retraite apportait son équipement et je lui cédaï la table de la cuisine. De même, je m'éclipsais discrètement pour aller à la bibliothèque lorsque, deux fois par mois, Min recevait la visite d'une psychologue dans le cadre d'un programme d'aide aux personnes âgées dépressives que Reeny, en brillante manipulatrice des services sociaux, avait découvert (elle-même avait d'ailleurs rempli le questionnaire, mais, quand l'équipe était venue l'évaluer, elle avait dû reconnaître qu'elle s'était inscrite uniquement parce qu'elle aimait bien avoir quelque chose pour rien).

« Votre tante est au plus bas, me disait la psychologue avec déférence quand je la raccompagnais jusqu'à la porte.

– Elle passe trop de temps au pub », répliquais-je.

Mais la dame ne voulait rien entendre de ce genre. Elle s'en tenait à sa propre grille de lecture.

Je rentrais dans la cuisine, je reprenais mon livre et j'entendais Min, là-haut, faire défiler les stations sur le petit transistor qu'elle gardait sur son oreiller, si près de sa tête qu'il disparaissait presque sous ses frisottis incolores.

Je devinais vite, au rythme de son pas dans l'escalier – j'avais fait ôter le vieux tapis et décaper et vernir le bois –, si elle s'était levée pour faire quelque chose avec moi ou pour aller au pub.

« Rosie ! s'écriait-elle sur un ton amical en descendant les deux dernières marches. Qu'est-ce que tu fais assise dans ton coin ? »

La question était purement rhétorique, bien sûr, et peu importait que j'y réponde ou non. Les premiers mois, je laissais la porte de derrière ouverte sur la cour. J'adorais ça – le losange de lumière sur le sol de la cuisine, les petits rideaux jaunes qui frémissaient dans la brise tiède – et la douceur du spectacle faisait également sourire Min. Puis le froid est arrivé ; désormais, ses yeux allaient droit vers le foyer.

« C'est un bon feu que tu as là ! » disait-elle d'une voix distraite – et, aussitôt, elle allait s'asseoir sur le petit fauteuil bleu et saisissait les pincettes pour ajouter un peu de charbon ou, si le feu dormait, pour planter quelques brindilles en des points stratégiques d'où il repartait de plus belle. C'était un génie des feux de cheminée.

« Dieu soit loué pour le charbon ! » disait-elle en répandant, du plus léger des gestes, un fin poussier sur sa création.

Parfois, emportée par l'enthousiasme, elle évoquait même le fourneau de la maison où elle avait grandi, à Stonetown. Mon attention s'éveillait chaque fois qu'elle prononçait ce nom. Stonetown était un ancien hameau de carriers au

bord de la mer dont elle parlait avec dédain, mais qui me semblait aussi exotique que Shangri-La.

« Gelés, qu'on était, dans ce maudit patelin. Quand les bateaux de Milbay pouvaient pas traverser pour venir chercher la pierre, on avait pas de charbon. » Elle approchait le fauteuil du feu avec un frisson théâtral. « On pouvait passer des semaines à attendre un peu de charbon ! »

Autrefois, je me demandais pourquoi le feu avait tant d'importance à ses yeux. Puis j'ai pris conscience que, dans une campagne irlandaise isolée en proie à la noire misère des années trente, le feu était la vie elle-même. Le fourneau de la cuisine devait être le dieu de la maisonnée. Les gens en dépendaient entièrement pour faire cuire du pain, se nourrir, se chauffer, sécher leurs vêtements. Il y avait bien des bois autour de Stonetown, concédait Min, au nom du ciel, ne savais-je donc pas que le bois de hêtre n'était pas bon à brûler dans un fourneau ?

Elle avait déjà enfilé son manteau pour sortir, mais elle éprouvait une telle satisfaction à attiser le feu qu'elle calait son grand sac à main sur ses genoux et restait assise tranquillement à regarder les flammes, le visage adouci par le contentement et rajeuni par leurs reflets roses.

Ensuite – pas tous les jours, mais deux ou trois fois par semaine – elle se hissait jusqu'au petit miroir de l'arrière-cuisine pour se passer un tube de rouge sur les lèvres et se donner un coup de brosse. Beaucoup de gens souriaient inconsciemment en la regardant, parce qu'elle ne mesurait qu'un mètre cinquante et avait des yeux aussi sombres que ceux d'un ouistiti. Je savais qu'elle était loin d'être aussi charmante qu'elle en avait l'air, mais ses petites manies me faisaient souvent sourire, moi aussi. Irrésistiblement.

Puis elle allait chercher le journal de la veille, en extrayait avec précaution la page des mots croisés et se mettait en route pour le Kilbride Inn. Elle faisait les mots croisés de la veille parce que la solution se trouvait dans le journal du jour et qu'elle pouvait la regarder si elle séchait. Il était tacitement admis que je n'étais pas censée l'accompagner.

Je pensais : Pourquoi prend-elle la peine d'aller jusqu'au pub puisqu'elle reste assise seule dans son coin ? Je ne la comprends pas. Puis je pensais : Quelle importance que tu la comprennes ou non ? De toute façon, tu dois faire avec elle. Min avait été une mère pour moi dès la semaine de ma naissance, mais aucune loi n'oblige à comprendre sa mère, et encore moins une tante qui a pris le relais à la mort de sa sœur. Alors je pensais, sans ressentiment : Elle, ça ne l'ennuie pas de ne pas me comprendre. Au fond, très peu de gens sur cette Terre cherchent à comprendre les autres. L'analyse est une maladie propre aux classes éduquées du monde occidental.

Et pourtant – je me revois tournant lentement cette pensée dans ma tête, assise dans la cuisine avec Bell qui, pour une fois, avait élu domicile sur mes genoux – les gens admettent que les partenaires qu'ils se choisissent sont des personnes distinctes, séparées. Ils sont capables de faire l'amour (ç'avait été mon cas, souvent) sans avoir la moindre idée de ce que l'autre a en tête. Ils sont capables de regarder la dépouille de leur conjoint en pensant : Je n'ai jamais vraiment connu cette personne. Mais la femme qui vous a élevé – je n'ai jamais rencontré personne qui ne se sente en droit de connaître cette femme-là.

Je n'aurais sans doute reconnu aucun des lieux qui formaient le paysage mental de Min. Et que savait-elle du fouillis d'images qui occupait mes rêveries à la table de la cuisine ? J'errais paresseusement de l'une à l'autre. Le crépuscule

sur la plage près de Dakar, où de gros crabes avançaient sans se presser vers les lignes régulières d'écume blanche. *Clac-clac*, faisaient-ils ; *chuuuuuuuuut*, faisaient les vagues. La toile cirée couvrant une table posée sur l'herbe devant une ferme du Rigi et le goût d'un fromage fort râpé sur des œufs au plat. Des écoliers flamands cheminant dans l'obscurité sur une chaussée séparant des champs de boue hivernale ; la lueur de leurs brassards fluorescents suspendue dans les airs et les mouettes fantomatiques qui se nourrissaient dans les champs vides tandis que l'aube colorait l'horizon. Je ne pouvais empêcher que ces images m'emprisonnent dans une expérience solitaire. C'était la vie elle-même qui m'avait faite aussi distante de Min que Min, trotinant vers le pub avec Dieu sait quelles pensées en tête, l'était de moi.

Mes souvenirs ne me dictaient aucune voie particulière pour aborder l'avenir. J'allumais mon ordinateur portable et consultais les sites des organisations auprès desquelles j'avais obtenu tous mes emplois – l'Unesco, Overseas Aid, World Opportunity, le Parlement européen. Alors, mon imagination se mettait à vagabonder. Et la Birmanie – si j'essayais d'aller en Birmanie ? Rangoon devait être une version décrépite et humide d'une ville comme La Valette, disons, dans les années cinquante. Tropicale, mais avec des clochers en pierre et des parterres municipaux fleuris. Le bon ton britannique plaqué sur la moiteur d'une contrée étrangère. Mais travailler en Birmanie ne serait-il pas contraire à mes principes ? Il y avait un poste vacant à Adélaïde. Diriger une librairie étrangère à Adélaïde, je pouvais faire ça les yeux fermés. On m'avait dit le plus grand bien des vins d'Adélaïde. Ou bien Maracaibo. Ils cherchaient quelqu'un pour s'occuper d'une grosse école où l'on enseignait l'anglais aux travailleurs du pétrole. Des hommes. Oui, mais des Latinos...

J'avais toujours eu de la peine à être telle qu'ils voulaient que je sois, même quand j'étais jeune et que j'essayais de faire plaisir.

Le Guatemala, c'était sans doute la meilleure option. S'il y avait au monde une enseignante qualifiée d'anglais langue étrangère, c'était bien moi, et la belle ville de Santiago regorgeait d'écoles d'A.L.E. Je téléchargeais donc un formulaire de candidature pour Santiago. Mais il n'y avait pas d'urgence. Mes mains retombaient dans l'oisiveté.

Il faut du temps pour revenir quelque part.

À l'époque où je changeais fréquemment de pays, je jouissais dans chacun des privilèges de l'expatriée ; je pouvais me réinventer partout où j'allais. Mais mes amies de Kilbride ne me laissaient rien passer. Visiblement, elles savaient mieux que quiconque comment je devais me conduire, bien que Peg, qui n'était jamais loin puisqu'elle sortait avec Monty, fût plus jeune que moi, et Tessa, avec qui j'étais amie depuis l'époque de la librairie Boody, plus âgée.

Quand je travaillais à la librairie, Tessa était notre déléguée syndicale et se montrait aussi intransigeante envers nous qu'elle l'était toujours envers moi. Peu après mon retour, il y a eu une petite fête parce qu'elle prenait sa retraite anticipée du syndicat. Je portais un somptueux tailleur noir italien dans lequel je rentrais encore tout juste et des talons de huit centimètres.

« Tu t'étais mise sur ton trente-et-un, pas vrai ? m'a-t-elle dit après l'événement. Tout le monde parlait de toi, Rosie – mais c'est logique, j'imagine, tu as encore l'attrait de la nouveauté. Et ce tailleur noir est sensationnel. Mais qu'est-ce que tu en penses – un petit quelque chose au col l'égayerait peut-être ? »

Et Peg a poursuivi, sur un ton en apparence neutre : « La plupart des filles arrivaient directement du boulot, donc elles n'avaient pas eu le temps de s'habiller.

– Oh, ça suffit ! » leur ai-je dit en riant.

Mais elles ne se rendaient même pas compte qu'elles passaient leur temps à essayer de m'apprendre comment une célibataire quinquagénaire était censée se comporter à Kilbride, Dublin, Irlande. Elles me demandaient par exemple : « Tu vas à la messe de onze heures ? » – comme si elles avaient oublié que je n'allais pas à la messe du tout. Et, quand Andy me conduisait dans le centre et que je l'entraînais au cinéma avec nous, elles ouvraient à peine la bouche, alors qu'elles le connaissaient, comme moi, depuis toujours. Manière d'indiquer qu'amener un homme à une soirée de filles ne se faisait pas.

Je savais qu'elles cherchaient à me faire entrer dans le moule et que c'était une façon de prendre soin de moi. Mais je conservais précieusement la carte que mes amis du service d'information de Bruxelles avaient jointe à leur cadeau – une paire de jumelles – lors de ma fête d'adieu. Celle-ci avait eu lieu dans une taverne flamande où nous avions dansé toute la nuit au son de valses jouées par un orgue de Barbarie. « Merci pour la gaieté que tu as mise dans nos vies », disait la carte. Il y avait une promesse dans ces mots. Le moral était peut-être un peu bas, mais il avait été haut, et j'allais remonter la pente.

Je parlais au chat.

« Ulysse a passé vingt ans loin de chez lui et son chien l'a attendu. Tu savais ça ? Argos le chien ? Il était si vieux qu'il avait blanchi, mais il a attendu son maître et quand enfin il l'a vu, il s'est autorisé à mourir. Tu songes à mourir, Bell, maintenant que je suis rentrée ? »

Elle cessait de lécher son pelage pour lever vers moi des yeux insolents.

À propos de mourir, le type de l'assurance voulait savoir si je souhaitais compléter l'assurance obsèques de Min. Pour la première fois, l'argent s'est mis à me préoccuper. Puis la facture du nouveau chauffage central est arrivée. Puis Min a observé, avec un authentique regret dans la voix, qu'il y avait de magnifiques gigots d'agneau chez le boucher, mais qu'ils coûtaient les yeux de la tête. Je faisais chaque semaine un remplacement à la bibliothèque de Kilbride et ça me rapportait un peu d'argent de poche. Par ailleurs, j'avais assez d'économies pour tenir un an au train où nous vivions, même si j'avais acheté une petite voiture d'occasion pour emmener Min en promenade – non qu'elle eût encore accepté de se laisser promener. Je possédais même un titre que je pouvais vendre pour faire carreler et vitrer l'arrière-cour, si elle donnait un jour son feu vert à ce projet. Avec une cour joliment refaite, peut-être qu'elle irait moins souvent au pub.

À ma connaissance, elle ne buvait que très peu quand elle y allait à l'heure du déjeuner. Mais elle revenait quand même changée. Très légèrement *de travers*. Et parfois, pour une raison ou pour une autre, elle passait plus de deux heures là-haut. Ensuite, elle s'affairait dans la maison avec une fausse bonne humeur, et j'avais le cœur serré de voir combien l'alcool la rendait gauche. Et puis, plus rarement, elle se mettait au lit en rentrant et ressortait en fin d'après-midi. À son retour, elle avait un sourire qui ressemblait à une grimace. Je ne supportais pas de la regarder. Elle n'a fait ça que trois fois en cinq mois – rien par rapport à M<sup>me</sup> Beckett, qui habitait dans la rue et était alcoolique, sans parler de bon nombre des hommes du quartier. Le problème, c'était que je ne savais jamais quand ça pouvait arriver.

Au début, je montais parfois au pub sans qu'elle m'y eût invitée. Je passais la porte et je la voyais assise de l'autre côté de la salle, séparée de moi par des rangées de chaises et de tables vides. Je voyais ses cheveux en bataille se dessiner devant la fenêtre, qu'elle ouvrait quand bon lui semblait, comme si l'endroit lui appartenait. Dans cette grande salle, elle créait une bulle invisible autour d'elle, comme si elle était en voiture et allait quelque part. Mais elle n'allait nulle part. Elle n'avait nulle part où aller. Cela me faisait un choc de la voir, et j'étais déjà submergée par l'émotion lorsque je m'engageais sur la moquette grasseuse, avant même qu'elle lève vers moi son visage enfantin.

Mais elle ne voulait pas me voir là-bas.

La seule fois où j'ai eu un aperçu de sa vie intérieure, c'est en septembre, lors du premier anniversaire des attentats du World Trade Center. Une messe de commémoration était prévue et, la semaine précédente, Min a beaucoup parlé. Elle me racontait ce jour maudit où elle avait allumé la télé et vu l'avion qui percutait la tour et cru que c'était un jeu et elle ne trouvait plus le numéro de Reeny en Espagne et le ragoût qu'elle avait sur le feu était si brûlé qu'elle avait dû jeter la casserole et Andy Sutton avait descendu le fauteuil de la chambre et était allé chercher M<sup>me</sup> Beckett parce qu'elle ne recevait que la première chaîne et Tess était venue en sortant du travail et avait fait des sandwiches au jambon et Andy était passé prendre une douzaine de bières et une bouteille de vodka au Kilbride Inn parce qu'il arrivait du monde sans arrêt et dans la rue toutes les portes étaient ouvertes et on entendait les télés beugler et le fils d'Enzo avait apporté du *fish & chips* alors que le Sorrento n'était pas censé livrer et il était resté et avait regardé la télé la bouche ouverte.

« J'ai eu une grosse peur au début en pensant au fils de Florence Cuffe, ce Markey Cuffe qu'était ton grand ami du temps où t'avais toujours le nez fourré dans un livre, parce que je me souvenais qu'il était parti vivre à New York. Je demandais à tout le monde où c'est qu'il travaillait – il a grandi juste derrière chez nous et il aurait facilement pu être mort, y a plein de gens par ici qui connaissent du monde là-bas et qui étaient malades d'inquiétude et qui pouvaient rien faire, les téléphones étaient tous encombrés, on pouvait pas joindre l'Amérique. Mais ensuite j'ai été chercher les cartes de Noël parce qu'il en envoyait toujours une, une grande avec de l'or dessus, et y avait l'adresse de son bureau écrite et c'était à Seattle. Ça, moi j'en sais des choses sur Seattle, on regardait toujours *Frasier* avec Reeny. »

Visiblement, tout Kilbride allait à cette messe de commémoration. Min a été prête bien avant l'heure. Elle portait un manteau qui remontait à Mathusalem ; je la revoyais faisant son entrée au Pillar Store dans ce manteau, et j'avais commencé au magasin à seize ans.

« Min... ai-je hasardé, mais elle ne m'a pas laissée poursuivre.

– Ce manteau a coûté des centaines de livres, a-t-elle déclaré d'un ton hautain. Ce manteau était dans l'armoire de la mère de ton père quand je l'ai vidée et il avait à peine été porté.

– Mais, Min... » Je comptais lui faire observer que ce manteau sentait très fort la naphthaline.

« Et toi, m'a-t-elle lancé en observant ma tenue d'un air réprobateur, tu as le droit de porter ta belle jupe. Monte te changer. Et pendant que t'es là-haut, lance-moi tes chaussures à talons que je les cire un coup. »

À l'église, la foule nous pressait l'une contre l'autre. Min fermait les yeux et, au lieu de suivre la liturgie (j'étais si près d'elle que je ne pouvais faire autrement qu'entendre), elle priait et priait à voix basse. « Seigneur, Seigneur, répétait-elle. Seigneur, prends pitié. Notre Dame, aidez-les. » Je n'avais jamais rien entendu ce genre dans la bouche de Min. Supplier était bien la dernière de ses habitudes.

Le point sur lequel elle revenait avec insistance, comme si elle espérait que je finirais par comprendre, c'était que les victimes étaient des travailleurs comme les autres.

« Ils faisaient de mal à personne, disait-elle en me regardant, interloquée par cette injustice. Ils faisaient de leur mieux. Ils allaient juste travailler. »

Mais avec l'arrivée de l'hiver, elle a presque cessé de sortir.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demandais-je. Tu ne te lèves pas ? »

Ou bien : « La voiture est garée juste devant la porte. Si je te déposais au pub ? »

Je lui proposais d'aller aux Canaries pour prendre un peu le soleil. Ou à Londres. Nous aurions pu faire les soldes.

« Et si on achetait un chien ? » ai-je suggéré un jour.

Elle a bondi. « Pas question ! Bell déteste les chiens.

– *Bell !* » ai-je fait amèrement.

La tête rayée de Bell, avec ses imperturbables yeux dorés, a surgi de sous les couvertures dans le cou de sa maîtresse.

« J'ai l'impression que cette chatte me dit de repartir d'où je viens », ai-je déclaré.

Min n'a pas répondu.

J'ai abandonné l'idée de refaire l'arrière-cour et souscrit une assurance médicale privée pour le cas où elle aurait besoin d'une hospitalisation, mais cela n'a eu d'autre effet que de la rendre inéligible pour les visites de la psychologue qui venait la voir gratuitement.

Quand elle s'en est aperçue, elle a été, pour une fois, enchantée de mon intervention.

« Bravo ! m'a-t-elle dit. Je savais pas comment m'en débarrasser. C'est elle qui devrait se faire examiner la tête, pas moi. »

Mais cela signifiait que nous ne faisons strictement rien pour traiter le problème. Je suis allée à la librairie Eason et j'ai exploré le rayon « Bien-être et développement personnel » – un territoire nouveau pour moi – en quête de quelque chose qui puisse nous aider. J'ai rapporté à la maison *Écouter la dépression : comprendre sa douleur pour changer sa vie* et *La Dépression : une approche corps-esprit*. Pendant quelque temps, j'en ai lu des passages à Min tous les soirs, d'où elle concluait que c'étaient d'excellents livres, vraiment intéressants. Mais elle s'endormait au bout de quelques pages.

Notre Noël a été taciturne, et notre Saint-Sylvestre un peu languette, malgré l'ambiance festive qui régnait à la télévision. Min est allée se coucher tandis que je restais assise devant la cheminée de la cuisine en m'efforçant de rire de moi-même. Pourquoi ne puis-je pas être Angela Gheorgiu ? marmottais-je à un interlocuteur imaginaire. Pour ne prendre qu'un exemple. Pourquoi suis-je née dans les fichus quartiers populaires de Dublin ? Pourquoi Doris Duke n'est-elle pas née ici, et moi à Newport ou Dieu sait où ? Quelle différence est-ce que ça aurait fait dans l'univers ? Pourquoi pas moi, belle et riche et célèbre et courtisée par de grands types séduisants vêtus d'élégants

pardessus, avec des cheveux argentés bouclant dans leur cou finement dessiné ? Placido Domingo – ce genre d’homme. Pourquoi ne pouvais-je pas être une de ces femmes qui plaisaient à Rilke ? Couvertes de fourrures et dotées d’esprits brillants. Avec des châteaux. Ces femmes-là n’avaient pas à s’occuper de leurs tantes. Rilke n’avait pas eu à s’occuper de sa tante – grands dieux, il avait même refusé de s’occuper de sa mère. Rilke se l’était coulée douce par rapport à ces gens qui n’avaient d’autre choix que de s’occuper de leurs parents âgés – sujet, soit dit en passant, qui concerne à peu près tout le monde, mais sur lequel n’existe aucune littérature. Aucun écrit, sans même parler de littérature.

J’avais trouvé quelque chose sur Internet, une liste de bonnes résolutions à suivre pour maîtriser la dépression. Je l’ai imprimée et montée dans la chambre de Min avec une tasse de thé et une tranche du cake espagnol de Reeny. L’atmosphère était douillette grâce au nouveau chauffage au gaz et aux rideaux tirés sur la nuit hivernale. Bell montait la garde dans son panier posé sur la coiffeuse et le transistor se parlait à lui-même sur l’oreiller.

J’ai commencé la leçon.

« Bon. Résolution numéro 1 : *M’appliquer à exploiter mes forces et non à expier mes faiblesses.*

– D’accord, a fait Min au bout de quelques secondes. Mais de quelles faiblesses elle parle, la personne qu’a écrit ça ?

– Toutes celles qu’on peut avoir. Quelles sont les tiennes ? »

Il y a eu une pause plus longue.

« Elle parle quand même pas de faiblesses, a repris Min d’une voix hésitante, comme, par exemple, ma faiblesse pour le beurre sur les patates ?

– Non, ai-je répondu. Je ne crois pas. Mais laissons celle-là, si tu veux, et passons à la suivante. *Me demander chaque jour “De quoi ai-je besoin ?” et faire un pas pour satisfaire ce besoin.*

– En voilà une qui me plaît ! s’est-elle écriée avec enthousiasme. Disons que j’ai besoin d’emmener Bell chez le véto, je pourrai te demander d’appeler pour prendre rendez-vous !

– Bell a un problème ?

– Non. Pas vrai, Bella ? Ne te cache pas sous les draps, Bella. Viens par ici que je puisse te voir.

– Résolution suivante : *Faire une liste d’activités réjouissantes et en pratiquer une chaque semaine.*

– Ça, pas de problème. J’avais envie d’aller à la messe ailleurs qu’à l’église de Kilbride. J’aime pas ce vieux père Simms. Et c’est une fois par semaine.

– OK, ai-je fait prudemment. Très bien. Voilà du concret. Et maintenant, résolution numéro 4. Elle dit : *Admettre que je ne sais pas.*

– Que je ne sais pas quoi ? a fait Min, piquée au vif. Je *sais*.

– Qu’est-ce que tu sais ?

– Un tas de choses. J’ai quitté l’école le jour de mes quatorze ans —

– Oui, Min, tu m’as déjà raconté ça cent fois —

– Mais ça veut pas dire que je sais rien ! » Elle était peinée à présent.

« Min ! Qui a jamais prétendu ça ? Tu es très forte en mots croisés par exemple, et tu m’écrivais des lettres formidables dans le temps. Bref, voici la dernière résolution : *Savoir dire NON, à moi-même parfois et aux autres bien plus souvent.*

– Non, a fait Min.

– Non quoi ?

– Non à la bourrique qu’a inventé ces règles. Non elles valent pas un sou. Non je vais pas les suivre.

– Bravo ! ai-je crié en dansant autour du lit. Bien parlé, camarade ! »

Une cloche s’est mise à sonner pour annoncer la nouvelle année. Le premier ding-dong provenait de la cathédrale de Christ Church, campée sur sa colline au milieu de la ville, à quatre ou cinq kilomètres de la maison. Puis une volée de carillons a déboulé vers nous, grossissant d’église en église, caracolant le long de la Liffey et des rues obscures, traversant le canal et venant se poser sur les toits de notre petite enclave de maisons de briques basses et de ruelles. La baie de Dublin se trouve de l’autre côté de Kilbride ; soudain, tous les bateaux qui y étaient amarrés ont déclenché leurs sirènes, rivalisant avec les cloches pour célébrer minuit. Je me suis précipitée pour ouvrir la fenêtre et la chambre s’est emplie d’une folle cacophonie de sonneries et de klaxons. La radio de Min a entonné *Auld Lang Syne* et nous avons chanté en chœur tandis que Bell débutait l’année en sortant de la chambre d’un air outragé.

*De RosieB à MarkC@rmbooks.com*

Cher Markey,

Je ne sais pas si tu es toujours à Seattle, mais j’ai trouvé cette adresse sur ta carte de Noël ; j’espère que tu ne m’en voudras pas de l’utiliser.

Je t’écris de... Devine d’où ? Oui. Toujours la même vieille maison. Je suis rentrée parce que Min devenait très renfermée et s’était mise à boire (mais elle est plutôt raisonnable en ce moment, croisons les doigts).

Tu te souviens du magasin Colfer ? M. Colfer, à qui il fallait une demi-heure pour servir quoi que ce soit à un client ? Eh bien, Peg, sa cadette, qui est une de mes amies et sort avec Monty, le fils de Reeny, depuis la nuit des temps (tu te souviens de Reeny ? Elle s'entendait très bien avec ta mère, et pourtant elle n'est pas dévote pour deux sous), m'a offert deux livres pour Noël : un d'un prêtre que j'ai un jour croisé à une marche de protestation et un d'une Américaine qui a été mariée à Sean Ban Breathnach, celui qui commentait les matchs de foot en irlandais. Des livres de « développement personnel ». Des livres pour aider à vivre.

D'après Peg, les deux auteurs sont maintenant millionnaires, tout ça parce que le public croit qu'ils sont irlandais – enfin, pas exactement irlandais, mais celtes (apparemment, les gens pensent que les Irlandais passent leur vie à picoler et à se battre, mais que les Celtes ont plus de classe).

La question que je me pose, Markey, c'est : Pourquoi n'écrirais-je pas moi aussi un livre pour aider les gens à vivre ?

Je suis aussi celte que n'importe qui d'autre, et je suis une rédactrice expérimentée – je joins mon CV et tu verras qu'au fil des années, dans différents emplois, j'ai rédigé tous les documents éducatifs, informatifs et promotionnels possibles et imaginables. Et je REVE d'un travail que je puisse faire à la maison, tout en gardant un œil sur Min, parce que j'ai parfois l'impression qu'elle est gravement déprimée.

J'ai bien conscience que Rare Medical Books est un libraire, pas un éditeur, mais tu dois connaître du monde dans le milieu

éditorial américain. Est-ce qu'il te serait possible de me mettre en contact avec un agent spécialisé dans ce type de publication ? Je sais qu'il y a peu de chances pour que ça marche, mais sincèrement, Markey, d'après ce que j'ai vu, un collégien ferait mieux que les auteurs de la plupart de ces livres. Leur point fort, visiblement, c'est leur optimisme indéfectible, mais je crois que je serais capable d'imiter ce ton-là.

Pour te donner un exemple :

*Le programme 4A de Rosie Barry pour une cinquantaine épanouie !*

*Vous êtes aussi riche d'expérience que jeune d'esprit ?*

*Et vous avez parfois l'impression que cette période palpitante, pleine de récompenses et de nouveaux défis, qu'il est convenu d'appeler « l'âge mûr » ne reçoit pas toute l'attention qu'elle mérite ?*

*Le Programme 4A met à profit la sagesse, la joie de vivre et l'amour des autres que l'existence vous a enseignés.*

*Ne laissez pas le temps vous emmener là où vous ne voulez pas aller.*

*Assumez votre âge !*

*Affrontez l'avenir sans crainte !*

*Vivez chaque jour dans l'Allégresse...*

*Et Amusez-vous comme jamais !*

Merci d'avance de ce que tu pourras faire pour moi, mon cher Markey. Et n'oublie pas que si quelqu'un, dans le secteur du développement personnel, souhaite me rencontrer pour discuter de cette idée ou d'une autre, je peux facilement me rendre à New York.

Je ne t'ai pas écrit depuis ma carte de Varsovie à propos de Chopin, et c'était il y a des années, mais je n'ai jamais cessé de penser à toi et de te parler dans ma tête.

Rosie Barry